

Après un siècle Un Petit Canada dans les années 1980

Robert B. Perreault

Numéro 39, été 1986

Le voyage

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/43385ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)

1923-2381 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Perreault, R. B. (1986). Après un siècle : un Petit Canada dans les années 1980. *Liaison*, (39), 36–38.



Après un siècle :

Un Petit Canada dans les années 1980

par Robert B. Perreault

C'est l'aurore. Vous êtes au sommet d'une colline au milieu du quartier Notre-Dame. De l'autre côté du vallon où coule ce ruban bleu que Champlain a baptisé « la rivière du Guast » à l'époque où les Amérindiens y pêchaient le saumon, le soleil s'annonce. Sur la rive ouest, toujours du haut de la butte, les cloches de l'église presque centenaire de Sainte-Marie sonnent l'Angélus. Vous y demeurez quelques instants et, soudain, vos oreilles captent des conversations matinales retentissant à travers le voisinage... des tournures pouvant mettre à l'aise et faire sourire Rabelais... des jets de mots s'échappant rapidement des lèvres de quelques dames aux cheveux blancs lorsqu'elles longent la rue Dubuque ou peut-être la rue Hévey, s'acheminant lentement vers la messe quotidienne que le prêtre célèbre dans leur langue maternelle.

Vous errez un peu et découvrez la pharmacie Gosselin, où vous pouvez vous procurer *La Presse* de Montréal ou *La Tribune* de Sherbrooke, en plus d'une carte souhaitant un « joyeux anniversaire » plutôt qu'un « happy birthday » à un des vôtres. Ensuite, vous prenez le petit déjeuner chez *Leney*, un restaurant modeste mais propre, où sans doute Molière, s'il

revenait sur terre, n'aurait aucune difficulté à se faire comprendre. La serveuse s'adresse de façon personnelle à presque tous les clients, et eux semblent tous se connaître intimement. Après avoir savouré un festin qui saurait satisfaire un bûcheron... oeufs, jambon, « bines », pommes de terre rôties, crêpes, thé ou café... vous faites une promenade de digestion dans un parc qui rend hommage à la mémoire du Général Lafayette. Vous y apercevez également une statue de Ferdinand Gagnon, journaliste qui, selon l'inscription sur le monument, s'est rendu ici en 1869 pour fonder *La Voix du Peuple*. Tout à coup, un arôme doux vous attire vers un petit groupe de vieillards assis sur un banc, là où ils se réunissent quotidiennement pour placoter de politique et de sports, tout en fumant leur pipe remplie de bon tabac canadien. Quel que soit votre âge, pourvu que vous ayez quelque chose à contribuer à cet entretien et que vous puissiez vous exprimer dans leur langue, ces types vous inviteront à vous joindre à eux.

Cette scène pourrait bien se passer au Québec, ou peut-être dans une région francophone des Maritimes, d'Ontario ou d'ailleurs au Canada français. Toutefois, pour l'instant, vous devez traverser la fron-

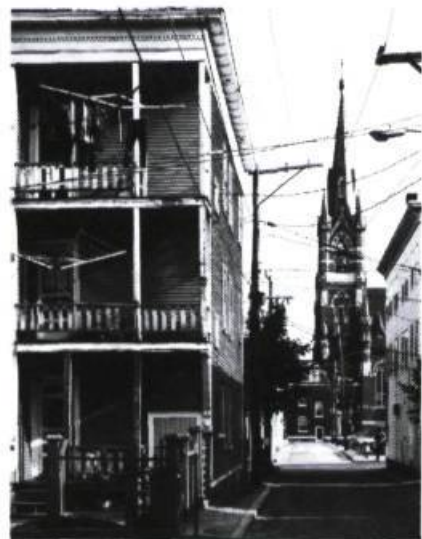
tière car vous venez de goûter une tranche de vie et de culture franco-américaine au sein d'un, parmi plusieurs, des Petits Canadas éparpillés ici et là en Nouvelle-Angleterre, à l'est du New York : celui de Manchester, au New Hampshire.

Ayant été élevé dans un quartier mixte sur la rive est de la rivière Merrimack, où nous étions la *French family* (il y avait aussi d'autres appellations fort moins flatteuses) vivant entre la *Scottish family* et la *Greek family*, sans compter les *Yankees*, les Polonais et les Irlandais en face de chez nous, j'ai toujours voulu habiter la rive ouest, le Petit Canada de ma ville natale. Or, en 1981, à l'âge de trente ans, j'ai épousé Claudette Ouellette, originaire du *Flat Iron*, jadis la partie la plus pauvre du quartier Notre-Dame, située « en bas d'la côte ». Ensemble, nous nous sommes établis dans un logement « en haut d'la côte », à quelques pas de l'église Sainte-Marie. Pour Claudette, c'est une situation un peu plus confortable que celle de son enfance. Pour moi, cependant, c'est une expérience sociologique.

L'histoire du Petit Canada de Manchester ressemble beaucoup à celle des communautés franco-américaines à tra-

vers la région. Entre 1840 et 1930, près d'un million de Canadiens français, pour la plupart des cultivateurs québécois fuyant leurs terres dépourvues, traversaient la frontière à la recherche d'emplois dans les villes industrielles du Nord-Est. (Lire à cet effet « Le Petit Canada de Lowell, Mass. », de P.F. Sylvestre, dans le no 33 de LIAISON.) À Manchester, c'est l'Amoskeag Manufacturing Company, la plus grande filature au monde, qui attirait des émigrés de partout. Apportant avec eux leur foi catholique et leur langue française, les Québécois ont établi, en plein sol protestant et anglophone, leurs propres quartiers : résidences, églises, écoles, hôpitaux, couvents, orphelinats, maisons de commerce, journaux, sociétés et ainsi de suite, le tout étant voué à la survivance religieuse et ethnique. De nos jours, en certaines villes, le Petit Canada n'est guère visible, ayant été peuplé par d'autres groupes arrivés plus récemment, ou ayant été démoli. Cependant, à Manchester, quoique le Petit Canada soit en voie de transition depuis une quinzaine d'années, la vie franco-américaine y est toujours remarquablement en évidence.

En visitant le Petit Canada, vous vous rendez compte que l'ambiance est peu typique des États-Unis. Le pont Notre-Dame... le pont Nazaire Biron... Pinardville... partout des noms aux consonances françaises. En l'absence de cette saveur ethnique très colorée que l'on retrouve, par exemple, dans le North End italien de Boston et dans le Chinatown de San Francisco, le Petit Canada reflète quand même la culture plus subtile et privée de ses habitants franco-américains. Plusieurs d'entre eux se sont d'abord connus au



La ruelle Pellerin au sommet de la colline du quartier Notre-Dame dans le Petit Canada de Manchester, New Hampshire. À l'arrière plan, l'église Sainte-Marie, 1982. (Photo: Gary Samson (c) 1982)



Carrefour des rues McGregor, North Main, et Putnam à l'extrémité sud du Flat Iron, "en bas de la côte" dans le Petit Canada de Manchester, vers 1910. (Photo par le studio des Frères Duclos)

Québec et sont maintenant voisins, ayant occupé parfois la même rue ou bien la même maison pendant quelques générations. Le Petit Canada possède l'atmosphère d'une grande famille catholique et franco-américaine, où les gens se connaissent les uns les autres depuis longtemps. Par exemple, si l'on me demande où j'habite, point besoin de donner mon adresse. Tout au plus me faut-il dire que je demeure dans le « bloc à Gélinas », puisque les gens du quartier se souviennent de la famille Gélinas, propriétaires de cette maison pendant plus de soixante ans de 1910 à 1970.

Maintes rues du Petit Canada... Cartier, Laval, Youville et bien d'autres... rappellent plus de 450 ans d'histoire française en Amérique du Nord. Les entreprises commerciales et les boîtes aux lettres résidentielles portent presque toutes des noms provenant du pays de Louis XIV et du camembert ainsi que de celui de sir Wilfrid Laurier et du sirop d'érable. Le nombre de grottes renfermant une statue de la Sainte Vierge ou de quelque autre personnage céleste, témoigne aussi qu'on ne manque pas de ferveur au Petit Canada.

En général, les familles appartenant à la classe ouvrière occupent des maisons de bois à deux ou trois logements, tassées les unes contre les autres, et construites vers le tournant du siècle par les mains habiles de menuisiers québécois et franco-américains, dont la dextérité manuelle est reconnue à travers la Nouvelle-Angleterre. Si l'on vous invite à entrer dans une de ces maisons, vous vous étonnerez de la grandeur de la cuisine, qui fait écho à celles que l'on retrouve en milieu rural au Canada français. Comme leurs ancêtres, les Franco-

Américains ont tendance à vivre au jour le jour dans la cuisine, tout en réservant le salon à la « grande visite » le dimanche. Même aujourd'hui, la vie de cuisine fait tellement partie de nos habitudes que maints hôtes éprouvent de la difficulté à se servir de leur salon, tandis que leurs invités préfèrent rester « collés » autour de la table.

Comme tout autre endroit, le Petit Canada possède ses curiosités, entre autres, le Train de la reconnaissance française, un wagon « 40 et 8 » datant de la Première Guerre mondiale et situé dans le parc Mgr-Napoléon-Gilbert, près de l'église Saint-Jean-Baptiste. Ce wagon figure parmi les quarante-neuf wagons offerts en 1949 par le gouvernement français aux quarante-huit États ainsi qu'à la capitale fédérale de Washington, en reconnaissance de l'aide apportée à la France par le peuple américain, à la suite de la Deuxième Guerre mondiale. Les objets d'art et autres trésors que contenait ce Train de la reconnaissance française ont été dispersés ici et là au New Hampshire, quoique la plupart de ces objets soient en exposition permanente au musée de l'Institut canado-américain de Manchester.

Certes, de tout le Petit Canada, l'église Sainte-Marie demeure le bâtiment le plus imposant. À la suite d'un incendie qui, en 1890, a détruit la première église de cette paroisse, le curé Pierre Hévey a fait construire un nouveau temple, avec des fonds provenant surtout d'ouvriers franco-américains qui gagnaient des salaires assez maigres. Ce temple de style gothique, en brique et en pierre, a été achevé en 1899. C'est au célèbre artiste québécois, Ozias



Intérieur de l'église Sainte-Marie, Manchester, New Hampshire, 1985

(Photo: Robert Perreault, (c) 1985)

Leduc, que Mgr Hévey a confié l'entreprise du décor intérieur qui évoque, en miniature, toute la splendeur des grandes cathédrales d'Europe. Ayant échappé en large mesure au dépouillement et à la modernisation qu'ont subis d'autres édifices du culte depuis le deuxième Concile du Vatican, l'église Sainte-Marie conserve son aspect victorien et demeure l'une des plus belles églises de toute la Franco-Américanie. L'église symbolise également les sacrifices et le zèle des paroissiens de la première heure, dont plusieurs, à l'époque, vivaient dans la pauvreté et, avec leurs enfants âgés parfois seulement de huit ou neuf ans, passaient de longues heures de travail dans des filatures sombres, bruyantes et humides pour des gages qui payaient à peine le loyer.

Autrefois, les Franco-Américains les moins fortunés occupaient d'énormes maisons à rapport ou **tenements** dans la partie commerciale du quartier Notre-Dame, appelée le **Flat Iron**. Au rez-de-chaussée se trouvaient des épiceries, quincailleries, marchands de vêtements et de chaussures, tailleurs, barbiers, restaurants, tavernes, et ainsi de suite. Aux étages supérieurs habitaient des familles de huit, douze, quinze ou plus, entassées dans trois ou quatre pièces chacune et partageant de longues galeries perpétuellement transformées en jungle de lessive. Malgré leur misère matérielle, on reconnaissait les gens du **Flat Iron** à leur fierté et surtout à leur propriété. Au cours des années 1960, dans le cadre d'un projet de rénovation urbaine, le **Flat Iron** est passé à l'histoire. En contemplant les édifices modernes et les vastes terrains de stationnement qui s'y trouvent aujourd'hui, on imagine avec difficulté la vie et l'ambiance qui y régnaient jadis.

Parmi les nouveaux bâtiments de l'endroit, on compte la caisse populaire Sainte-Marie, la première institution de ce genre aux États-Unis. Son histoire remonte à 1908 lorsque Mgr Hévey invitait Alphonse Desjardins, père du mouvement des caisses populaires au Canada, afin de jeter à Manchester les bases de la Caisse populaire Sainte-Marie. Commencant alors ses opérations de façon assez modeste dans l'appartement privé du premier gérant-trésorier, Joseph-A. Boivin, la caisse populaire qui, à l'heure actuelle, vaut plus de 125 millions (dollars US), a influencé la création de caisses populaires à travers les États-Unis. Jusqu'à l'année 1984, la Caisse populaire Sainte-Marie tenait l'assemblée annuelle de ses membres en français, fait assez remarquable dans le monde des affaires de ce pays anglophone. Depuis, pour des raisons pratiques, les assemblées sont bilingues.

Depuis 1970, au New Hampshire plus qu'ailleurs, le climat très favorable au commerce, à l'industrie et au marché du travail, combiné au faible taux d'imposition, a tendance à attirer beaucoup de nouveaux résidents. À l'est du Mississippi, à part la Floride, la population du New Hampshire a le taux d'accroissement le plus élevé de tous les États. En conséquence, les villes et villages, et surtout les vieux quartiers ethniques, changent graduellement de visage.

Dans le Petit Canada de Manchester, lorsqu'un propriétaire de longue date meurt, ses enfants, plutôt que de garder la maison comme on le faisait autrefois, ont tendance à vouloir la vendre, et bien souvent, c'est un étranger qui l'achète. Et puis cet étranger, venu peut-être d'une

grande ville de l'Est, d'un village de l'Ouest ou de quelque part du Sud, n'a presque rien en commun avec les Franco-Américains du voisinage, ni avec les autres étrangers qui font comme lui, le Petit Canada commence graduellement à perdre son caractère. Toutefois, sur une population totale de 95 000 habitants, les Franco-Américains, dont bon nombre sont toujours concentrés dans le Petit Canada, se chiffrent à environ 40 000. Ces statistiques offrent tout de même de l'espoir pour un certain avenir, surtout si l'on considère que le renouveau ethnique des années 1970 se prolonge toujours.

Durant les années 1880, des anglophones prédisaient que la langue française ne se parlerait plus aux États-Unis dans l'espace de vingt-cinq ans. Aujourd'hui, un siècle plus tard, on entend le même son de cloche, malgré tout ce que les Franco-Américains ont pu accomplir en faveur de leur langue et de leur culture au cours de cette période où ils étaient censés mourir. Quoi qu'il en soit, Claudette et moi ne nous inquiétons pas de ce qui pourrait arriver d'ici vingt-cinq ans. Nous sommes trop occupés avec le présent, à élever notre fils... en français, bien sûr, dans le Petit Canada de Manchester. □



Ouvriers de l'Amoskeag Manufacturing Company, sortant de la cour des usines près de la filature no 11, en bordure du Petit Canada de Manchester, New Hampshire, vers 1910. (Photo par le studio des Frères Duclos)

Écrivain et pigiste, Robert Perreault est correspondant régulier de LIAISON en Nouvelle-Angleterre.